

Martine Chapin
MOI, NADJA

Portaparole

La médecine est née du mal, si elle n'est pas née de la maladie et si elle a, au contraire, provoqué et créé de toutes pièces le malade pour se donner une raison d'être.

Antonin Artaud, *Van Gogh ou le suicidé de la société*

À la recherche de Léona

Mai 1968, au moment de dîner, je regardais défiler les images des actualités sur l'écran de la télévision. Les informations sur les manifestations à Paris, chaque jour plus dramatiques, m'hypnotisent. Enfin, malgré la violence qui s'affichait, la rue redonnait un peu d'espoir.

Deux ans plus tard, je décidais de quitter le décor de Chateaubriand et les brise-lames de Saint-Malo pour me confronter à cette capitale pleine de promesses. La valise chargée de livres d'Éluard, Artaud, Breton et d'autres, je passais ainsi du romantisme au surréalisme. *Nadja* d'André Breton retenait plus particulièrement mon attention, par la destinée tragique de son personnage et pour l'exiguïté de sa biographie. Je visitais Paris sur les pas de Breton afin de retrouver cette héroïne, sans pour autant arriver à frôler son existence.

Ensuite je l'ai oubliée, jusqu'au jour où, à la devanture d'une librairie, un portrait de femme attira mon regard. Le titre *Léona, héroïne du surréalisme* m'engagea à l'acheter. Une belle surprise de m'apercevoir que son auteur Hester Albach avait elle aussi la même passion pour l'énigmatique Nadja.

Samedi 20 mars 1920, jour de printemps. Un désir de liberté vibre en moi en descendant du train. La gare du Nord grouille de visages inconnus. Un homme s'approche de moi et me propose son aide.

— Non merci, je n'ai besoin de rien.

Il me tend sa carte, et me dit de l'appeler. Pour quoi faire ? Je goûte mes premiers instants dans la ville si chargée d'espoir pour moi, tant j'en ai rêvé, ma vie durant dans mon village débordant d'ennui. À Paris, tout semble possible, je vais pouvoir m'instruire. J'apprendrai des autres et développerai ma propre créativité.

Ce moment d'exubérance restera gravé à jamais dans ma mémoire. L'odeur si particulière du lieu imprègne mes vêtements. Une foule aux visages inconnus emplit le hall. Hommes, femmes, vieillards, enfants, mais qui sont-ils ? Des vendeurs à la sauvette proposent leurs marchandises. Certains distribuent des gazettes, l'un d'eux s'approche en criant des mots que je ne comprends pas, il me tend une feuille. « Ne pas parler à des inconnus, méfie-toi des inconnus, tous des prostitueurs ». Les propos de mon père, prononcés sur le quai de la gare de Lille, me reviennent. Je suis là pour gagner ma vie et compte bien la gagner honnêtement. Je dois envoyer à mes parents de quoi nourrir ma

petite Marthe que j'ai laissée dans les bras de ma mère. Au départ du train, nous étions en pleurs, toutes les trois.

Quand je pense à ma fille, tout mon corps se contracte. Je suis ici pour elle. J'ai confiance en mes parents qui lui portent beaucoup d'affection. Depuis son arrivée, mon père est redevenu un jeune homme. Il joue avec elle, et ne boit presque plus.

Deux ans et demi déjà que j'ai rencontré son père, à Lille, où je fêtais la Libération avec mes copines. La salle du bal fourmillait de jeunes hommes parlant anglais. Peter était si beau. Le whisky et le champagne coulaient à flot. Une vie nouvelle s'ouvrait à nous pleine de promesses, l'avenir était devant nous. Il me sortit du bal avec douceur. Jamais je n'avais ressenti autant de plaisir et de bonheur. Nous étions embarqués vers une île imaginaire jamais atteinte jusque là. Mes seins appelaient à la caresse. Nos mains s'exprimaient librement en silence. Ma peau frissonnait à chaque geste. Nous décidions de quitter notre rue sombre pour un lieu plus intime. Une prairie où j'avais l'habitude de jouer avec mes cousines. Là, à l'abri des arbres, cachés de la ville, nous nous sommes allongés l'un à côté de l'autre. Nos échanges de quelques mots restaient une énigme. Je ne parlais pas anglais, il ne parlait pas français ! Mais nous avons beaucoup ri. Nous nous sommes embrassés comme dans un film, avec passion.

Il semblait plus expérimenté que moi, j'avais un peu peur, mais il était doux. Je n'avais que dix-sept ans.

Ce que je savais de la sexualité, je l'avais appris un soir par la porte entrouverte de la chambre de mes parents. Mon père se tenait à quatre pattes au-dessus de ma mère,

quelque chose pendait entre ses cuisses, que je n'ai pas vraiment distingué. Ma mère était raide, les jambes écartées. Je n'ai pas eu la sensation d'une scène agréable et encore moins d'un geste d'amour, plutôt d'une séance de gymnastique que l'un infligeait à l'autre.

Rien de tout cela avec Peter. Son regard, sa chevelure couleur de blé, ont mis ma peau en émoi. Ma tension était à son comble. Était-ce cela l'amour ? Après m'avoir inondée de tendresse, il m'invita à explorer son sexe. Les yeux fermés, j'hésitais. Sa main me guidait. Perdue dans un univers étranger, je ne savais au juste où j'étais. Puis surgit une peau lisse et tendue. Je compris là que je tenais son sexe dans ma main. Gênée d'avoir franchi cette intimité, je retirai ma main très vite. J'ouvris les yeux et vis sur son visage un léger sourire qui le rendait encore plus beau. Il prononçait des mots doux tout en se blottissant contre mon corps. Il vint en moi. Je le trouvai léger et délicat, mais j'ai eu mal. Mon cri vif et aigu réprima sa fougue et il s'allongea près de moi. Je ne savais pas vraiment ce qui s'était passé.

Cela ressemblait à « faire l'amour », pourquoi faisait-il mal malgré sa douceur, et mon désir ? Des copines plus dé-lurées m'apprirent par la suite que c'est toujours comme ça la première fois, le plaisir viendrait ensuite...

Je n'ai pas eu le temps d'une autre fois. Le lendemain, Peter partait avec son régiment pour l'Amérique.

Deux mois plus tard, j'appris par notre médecin que j'étais enceinte. J'étais heureuse de garder une trace de mon aventure et en même temps désespérée. Qu'allaient penser mes parents ?

À l'annonce de ma grossesse, ma mère adressa des reproches à mon père.

— Je t'avais bien dit de ne pas l'emmener en ville... Voilà, nous sommes dans de beaux draps maintenant ! Qu'allons-nous devenir ?

Je ne comprenais pas cette remarque. Que voulait-elle dire en utilisant ce « nous » ? Moi seule était concernée.

— Ne t'en fais pas maman, je vais me débrouiller.

— Te débrouiller... mais tu ne sais pas encore gagner ta vie ! Comment vas-tu faire ? Ah, si seulement j'avais pu être plus présente à la maison...

Mon père m'a insufflé le désir d'amour et de liberté. Considérés comme des balivernes, réservés à une autre classe sociale. De ces idées ma mère ne voulait pas en entendre parler. Elle ne voyait que l'inconfort matériel dans la vie.

Et voilà que maintenant le malheur tombait sur nous.

— Comment allons-nous faire avec ce bébé ? Nous avons à peine de quoi nous nourrir !

Mon père resta prostré, leva les yeux vers moi.

— C'est pour quand ?

— Vers le mois de mai d'après le docteur.

— Et le père ?

— Il ne sait rien, il est parti, je ne connais pas son nom ni son adresse.

Il me regarda fixement.

— Tu sais, tu vas mettre au monde un bâtard...

Je ne comprends pas tout de suite ce terme. Je me sens meurtrie. Le fruit de mon amour n'est pas bâtard ! Je suis sortie en courant, des spasmes de colère faisaient trembler mes membres, je me roulais dans l'herbe en larmes.

Puis, une main vint me caresser...

— Peter...

Non, ma petite sœur Marie-Thérèse était là, assise à mes côtés. Elle me donna son mouchoir, je mis ma tête sur ses genoux. Je me souviens de son réconfort.

Aujourd'hui, elle est une belle compagnie pour ma petite, presque une mère, une mère de quinze ans ! Moins sévère que la nôtre.

Croyante et pratiquante, ma mère s'en est remise immédiatement au jugement du curé de la paroisse, qui lui conseilla d'accueillir au mieux cet enfant. Elle a suivi ce conseil. Mon père, dans un premier temps, recommença à boire de plus belle. À l'arrivée de la petite, il se plaisait à m'observer m'occuper d'elle. Petit à petit, son travail l'insupportait. Son employeur le trouvant trop lent, du jour au lendemain, il le mit à la porte. Il se remit à la sculpture au fond de la cour, dans le petit atelier qu'il avait aménagé lui-même. J'entendais le glissement du ciseau sur le bois.

Par la volonté de ma mère, Marthe porte le prénom de ma grande sœur, décédée à ses vingt ans. Les jours se suivaient sans drame, avec simplicité. Je me sentais devenir mère, comme je m'étais sentie devenir amoureuse. L'allaitement était facile et, quand Marthe dormait, je me

mettais à la couture, pour l'usine où travaillait ma mère, ce qui nous amenait un petit complément de salaire.

Marthe a fait ses premiers pas à quinze mois. Elle était joyeuse, vive, et très intéressée par l'atelier de son grand-père. Il la chérissait et jouait avec elle. Une relation pleine d'affection se tissait entre eux. Cette entente me rassurait.

Ma mère travaillait de plus en plus tard à l'usine et, en rentrant à la maison, criait pour un oui ou pour un non. Quand elle hurlait, Marthe courait se cacher sous la table.

Dans ce quotidien, je regrettais de ne plus pouvoir me rendre à Lille. Son agitation, ses lumières, ses théâtres, ses salles d'exposition, me manquaient. Mon père aimait nous amener dans cette ville, « pour nous éduquer à une sensibilité artistique », disait-il à ma mère, qui ne comprenait pas l'intérêt de cet éveil. Elle y voyait plutôt un vagabondage malsain, entraînant de « drôles d'idées dans la tête ». Le rêve, les voyages intellectuels, artistiques devaient être réservés « aux riches », comme elle les nommait. « Ceux qui n'ont pas besoin de gagner leur vie ! ». Pour les petites gens s'intéresser à ces choses-là ne pouvait que nuire. Il fallait savoir rester à sa place, rester dans son milieu.



Épilogue

Dans la réalité, au début de l'hospitalisation de Nadja-Léona, ses parents furent convoqués afin de rencontrer le psychiatre. Ils comptaient bien la ramener à leur domicile. La surprise fut grande quand ils apprirent que leur fille était dangereuse et ne pouvait pas retourner chez elle, l'isolement du patient étant la règle, dans l'approche empirique de ces maladies mentales.

Nadja-Léona reste donc enfermée à l'asile Perray-Vaucluse. Sa mère continuera obstinément à envoyer de nombreux courriers au docteur Courbon afin de faire hospitaliser sa fille près de Lille, mais il ne cédera à son insistance que quatorze mois plus tard.

Enfin transférée à l'asile de Bailleul à la bonne réputation, Nadja-Léona est mise à nouveau en isolement afin d'observer son comportement. Elle revendique toujours ses facultés de médium et son droit à la liberté, tout en refusant de s'alimenter régulièrement. Cela justifie le diagnostic du docteur Maupaté qui signe le registre des archives hospitalières de Flandre à Bailleul en 1928 et souligne que la malade, étant atteinte « d'aliénation mentale caractérisée par de la surexcitation avec maniérisme », ne peut être remise en liberté.

Cet hôpital psychiatrique près de Lille, situé dans un beau paysage verdoyant et bucolique, vantait une production agri-

cole qui le rendait presque autonome sur le plan alimentaire. Le parc aux allées magnifiquement arborées et parsemées de pelouses fleuries entourait une trentaine de bâtiments reliés entre eux par des galeries. Les malades plus fortunés jouissaient d'un traitement privilégié avec les comforts matériels les plus satisfaisants et toutes sortes d'activités récréatives, puisque leurs familles soutenaient l'institution.

Quant aux malades démunis, dont Nadja-Léona faisait partie, ils étaient rassemblés dans de grands dortoirs en salles communes et leurs seules activités consistaient à prêter main forte à la production de la ferme et des ateliers, quand la docilité du malade le permettait, sinon isolement et d'autres contraintes étaient régulièrement administrés.

L'hospitalisation de Nadja-Léona fût une longue descente aux enfers entrecoupée de gesticulations et d'agressivité vis à vis de la surveillante de garde, punies par **des** traitements inhumains comme l'enfermement, pendant plusieurs heures, dans un baquet rempli d'eau froide où seule la tête restait dehors, ou attachement au lit, ou encore la contention dans un linge chaud et humide qui se resserrait sur **le corps** au fur et à mesure que la toile refroidissait.

Ces pratiques coercitives devaient remettre ces femmes sur le bon chemin de la soumission et de l'obéissance.

Nadja-Léona réclamait de rentrer chez elle, mais le psychiatre n'autorise aucune sortie et elle glisse petit à petit vers une paranoïa qui accentue sa violence et son agressivité. À ses trente-huit ans, la guerre est déclarée et les bombes commencent à pleuvoir sur les pavillons. À chaque alerte les malades sont confinées dans les sous-sols, mais au bout de quatre jours de bombardements incessants, une partie des gardiennes fuient et la plupart des infirmiers sont mobilisés.

En mai 1940, ce qui reste de l'hôpital est occupé par les allemands et servira à prêter des soins aux soldats blessés.

Les aliénées sont reléguées dans des espaces sombres et insalubres. La nourriture manque, le typhus, la tuberculose et d'autres maladies se propagent.

Le dossier de l'asile, mentionne Delcourt Léona, « décédée le 15 janvier 1941 de cachexie néoplasique » — expression savante qui désigne une tumeur cancéreuse. Mais, à cette époque-là, quarante-cinq mille malades mentaux sont morts en France par manque de soins et de nourriture, entassés dans les établissements psychiatriques. Il nous est difficile de croire qu'elle ait échappée à cette réalité pour être emportée par un cancer.

Ce livre, composé en Dante
sur papier Fedrigoni,
a été imprimé sur les presses
de Geca Industrie Grafiche,
en Italie à San Giuliano Milanese.